

bruit des pas d'un cheval, bientôt la vue d'un cavalier anticiperent son attente ; c'était Jules. En reconnaissant Marie, il s'arrêta, descendit de cheval, et s'informa de sa santé avec le plus touchant intérêt. L'aspect et la voix de Jules rappelèrent d'abord à Marie un pénible souvenir ; car le deuil était toujours dans son cœur ! mais cette impression douloureuse fut place aussitôt à un sentiment plus doux : — Rien ne manquera donc à notre fête, lui dit-elle ; organe fidèle de tous vos amis, j'crois répondre à la pensée commune, en vous assurant que cette fête du cœur n'a pu pourtant être complète sans vous. — Ma demoiselle, dit Jules, j'ai fait depuis quelques mois un long sacrifice, il était temps d'y mettre un terme, j'ai rarement manqué à la fête de votre noble amie ; aujourd'hui mon absence était impossible.

Marie se leva pour rentrer au château : — Qui ne partagerait vos sentiments, dit-elle, pour tout ce qui porte le nom de Civray ? Moi, surtout, hélas ! je dois les apprécier plus qu'aucun autre ; car ce n'est pas seulement l'affection d'une amie dévouée qui m'attache à cette noble famille ; c'est avant tout la reconnaissance de Porpheline abandonnée et isolée sur la terre, si vos amis ne lui avaient pas tendu la main.

Quelques larmes brillèrent en ce moment dans les yeux de Marie.

Enfin arriva le jour si impatiemment désiré. Le soleil de mai s'était levé radieux, tout annonçait une belle journée ; déjà les paysans étaient réunis dans la partie du parc où avait été disposée une salle, ou plutôt un temple de verdure et de fleurs. Les jeunes filles offrirent des couronnes à la comtesse, et Henri, après avoir débité le gracieux compliment dicté par la reconnaissance à l'amour filial, s'emparant d'un tableau caché sous le feuillage, s'en vint en courant le placer sous les yeux de sa mère, en s'écriant avec ferveur : — C'est moi qui me charge de l'offrande de Marie ; regardez, maman, c'est le bouquet de la fête ; voyons si vous reconnaîtrez ce Monseigneur.

Le Monsieur, c'était Henri ; il eût été difficile de ne le pas reconnaître, et cependant, malgré sa ressemblance avec l'aimable enfant, ce portrait rappelait une autre figure moins enfantine ; Jules ne tarda pas à en faire la remarque.

La comtesse embrassa tendrement Marie, s'assoriant ainsi par une caresse pure maternelle au concert d'eloges que le peintre eût voulu vainement évoquer. Jules avait continué de contempler le tableau avec un vif intérêt. C'est singulier, dit-il tout bas à la comtesse, ce portrait ressemble certainement à Henri, et plus je le regarde, plus je trouve qu'il représente avec une grande fidélité les traits du peintre lui-même. Je n'avais jamais fait cette remarque.

— Pour moi je l'ai déjà fait, reprit la comtesse avec un profond soupir, je l'ai fait souvent ; qu'importe, hélas ! ce jeu trop commun de la nature ; ici est Henri de Civray, ajouta-t-elle en caressant la blonde chevelure de son fils, et là, cher Jules, là est Marie Lanot.

Marie n'avait point entendu ces paroles, un spectacle nouveau pour elle attirait alors son attention. Au signal donné par le comte, un ballon orné de guirlandes de fleurs venait de s'élever majestueusement dans les airs à la grande admiration des paysans ; parvenu à une certaine hauteur, il fut tiré au milieu des éclats des pétards ; les jeunes filles poussèrent un cri d'effroi, et bientôt un éclat de rire prolongé, en voyant ses débris enflammés retomber et s'abîmer dans le lac.

Cependant Henri avait profité de ce moment pour enlever avec sa sœur le portrait dont ils avaient ensemble, et depuis longtemps, marqué la place. L'intérieur du ballon était le dernier article du programme des plaisirs de la matinée ; M. et Mme. de Civray, Jules et Marie se disposaient à leur tour à rentrer au château ; mais la comtesse chercha vainement ses enfants, ils avaient disparu ! Surprise de leur absence, elle les appela déjà avec inquiétude, lorsque Marie, remarquant aussi la disparition du tableau, devina la pensée de ses jeunes amis, dit quelques mots à la comtesse pour la rassurer, et prit aussitôt les devants. Au moment où M. le comte arrivait au château, le commissionnaire lui remit un paquet cacheté qui exigeait une prompte réponse ; M. de Civray entra dans son cabinet avec Jules, et la comtesse suivit seule les traces de ses enfants.

Marie ne s'était pas trompée ; en entrant dans l'appartement de Mme. de Civray, elle trouva Henri grimpé sur un meuble, sur lequel sa sœur avait posé une chaise ; il s'efforçait de déplacer le tableau voilé, cette mystérieuse image qu'aucune main profane n'avait touchée depuis onze ans. Marie, effrayée de l'imprudence de l'enfant, s'élança pour le préserver d'une chute, mais déjà sa périlleuse entreprise était achevée, l'inviolable tableau avait perdu son long privilége. Le portrait d'Henri avait pris sa place, et le voile vert avait disparu, pour montrer une figure d'enfant, une blonde et rose petite fille de quatre ans au plus ; nos jeunes amis l'admirèrent, et l'eurent volontiers embrassée, mais qui était-elle ? jamais Henri et Louise n'en avaient entendu parler.

Marie la considérait avec plus d'intérêt encore ; elle venait de remarquer suspendue au cou de l'enfant, une croix d'or de forme singulière et dont la vue la fit rougir de surprise ; elle avait retiré du coffret, rapporté de Lyon par le comte, une croix d'or qu'elle portait toujours à l'époque des grandes fêtes de l'Eglise, et l'avait mise en ce jour-là à l'intention de sa protectrice. Frappée d'une similitude qu'elle avait hâte de vérifier, elle prend sa précieuse relique et la comparant à celle que le peintre avait retracée avec une fidélité minime :

— C'est la même croix, s'écria-t-elle ; la forme, les détails, les proportions même, tout est semblable !

Elle allait soumettre ses observations au jugement de Louise, sans y attacher une plus grande importance, lorsque Mme. de Civray, qui aperçut cette scène en entrant, s'élança vers le tableau dont la vue allait rappeler toutes ses douleurs et s'emparant de la croix de Marie, fait mouvoir un ressort secret et connu d'elle seule ; la croix s'ouvrit alors et laisse voir aux yeux troubles de la comtesse ces mots gravés en caractères ineffaçables : « Marie de Civray, que ce signe te protège. »

En retrouvant ces mots si profondément liés à ses souvenirs, la comtesse recula de quelques pas, comme pour mieux voir cette Marie objet d'un deuil si long ; et relevant à l'intelligence de l'âme qui lui disait : c'est elle, c'est ton enfant, elle s'élança vers Marie et la serré avec une intense effusion dans ses bras !

Comment peindre la scène qui suivit ? Toutes les impressions de cette tendre mère se trouvaient justifiées ; souvent en regardant Marie, des larmes avaient mouillé ses paupières. Plus de larmes maintenant, ou seulement des larmes de joie ! Marie était sa fille, son cœur le lui avait dit, sa raison le lui confirmait ; Marie avait retrouvé sa mère. Marie vena de renouer à la vie ! Si quelque doute avait encore été possible, le comte lui-même l'aurait dissipé ; car il entra avec Jules et tenait, dans la main, l'explication de cette scène attendrissante ; Marie et l'apérevoit s'échappa de sa mère, s'élança à son tour vers lui. M. de Civray serré sa fille dans ses bras, mais sans pouvoir lui parler ; sa bouche était morte, tout le monde pleurait, même Henri qui depuis longtemps s'était pu à nommer Marie sa sœur !...

Jetons un voile sur le tableau de famille.... Impuissants à le décrire, borgnons nous à l'expliquer : le paquet remis au comte peu d'heures auparavant, lui était envoyé par le juge du tribunal de Lyon ; il avait été ouvert en présence de sa mère et de M. d'Espeville, selon l'intention de Mme. Lanot, et contenait, outre le testament de cette pauvre dame en faveur de Marie, une déclaration des événements qui avaient placé cette enfant sous sa protection.

Marie, enlevée aux Tuilleries, à l'âge de 4 ans, avait été emmenée à Lyon par des baladins ambulants ; tombée malade, ils la laissèrent à l'hospice de cette ville. Par une permission secrète de la Providence, ils n'avaient point songé à lui enlever sa croix moins précieuse que remarquable par la bizarrerie du travail, sa croix, qui devait un jour la rendre à sa famille. Cependant, Mme. Lanot, veuve, sans enfants et assez riche à ce point, céda au vœu de son cœur, Mme. Lanot, instruite par les soins de charité, du sort de cette petite fille, la recueillit, l'éleva et lui tint lieu de mère. Le lecteur sait le reste.

Au commencement de l'hiver qui suivit ces événements, un voyageur frappé de l'architecture et de la beauté des débors du château de Larnas, s'arrêta devant la grille et demanda au concierge la permission de visiter cette belle demeure. Après avoir parcouru les jardins et examiné les serres, il entra dans l'habitation des châtelains, et passant du salon dans la chambre de la comtesse de Civray, il admira un fort beau tableau d'Enson, placé à l'endroit où avait été suspendu le portrait voilé. Ce tableau affrait l'image d'une jeune femme en toilette de mariée ; une croix d'or d'un travail singulier reposait sur sa poitrine ; une expression de bonheur et de joie animait sa physionomie. Qui était cette beauté touchante ? Notre voyageur ne pouvoit se dispenser de le demander ; mais nos lecteurs, plus avisés, nous sauraient mauvais gré de le leur dire. Tous n'ont-ils pas déjà nommé : Marie de Menneville.

CATHERINE PLOTZER.

FIN.

ORNemens d'EGLISE.

AUX MESSIEURS DU CLERGE.

En venant solliciter les commandes des MM. du Clergé, le Soussigné, (d'après les rapports qu'il vient d'établir avec les principaux fabriquans de Lyon) n'a pas cru mieux démontrer les avantages offerts au Clergé du Canada, que par la communication de l'extrait suivant.

LYON, 12 DÉCEMBRE 1843.

A M. J. C. ROBILLARD, {
NEW-YORK.

“Nous sommes certains que les MM. du Clergé des Etats-Unis et du Canada, trouveront de grands avantages à vous confier leurs ordres. Ils auront d'abord la facilité de

CHOISIR SUR ECHANTILLONS.

et même de faire les modifications désirées aux divers dessins qu'ils auront sous les yeux.

“Comme nous fabriquons exprès (à moins d'ordres pour objets inférieurs) les marchandises seront toujours d'une FRAICHEUR irréprochable.

“Sous le rapport des prix, vous n'aurez pas de concurrence possible, puisque nous vendons ici à des commissionnaires, qui expédient à d'autres commissionnaires, tandis que vos correspondans achètent comme s'ils étaient eux-mêmes en fabrique.” Les échantillons des objets les

PLUS RICHES ET LES PLUS NOUVEAUX, seront exposés à Montréal, aux Magasins de JOSEPH ROY, Ecr., et plus tard à Québec, chez G. D. BALZARETTI, Ecr.

On remplira avec un soin tout particulier les ordres en tout genre, qu'on voudra bien remettre pour OBJETS D'EGLISE.

“On sera venir les ORNemens tout faits, si on le préfère.

J. C. ROBILLARD,

No. 32, Beaver à Penicuik, New-York.